

La ville comme paradoxe ou le nombre imaginaire de la ville

*Abdellatif Chaouite **

Qu'est-ce qui fait la Ville aujourd'hui ? Les réponses à cette question se forgent habituellement dans ce qu'on pourrait appeler la pensée du *lieu* : le lieu physique (l'habitat et l'agencement urbain plus globalement) et le lieu social (les habitants et leurs agencements sociaux plus globalement). Les politiques dites de la ville ne dérogent pas à cette pensée, elles aménagent l'habitat en se préoccupant de la « participation » des habitants.

Et si la Ville – la ville vécue comme la ville rêvée par ceux qui l'habitent - se définissait plutôt par la *pensée* ou par cette forme de l'imaginaire structuré inversement comme *sortie* du lieu ?

L'expérience de la ville est de plus en plus une expérience de *déplacement* : déplacements physiques, déplacements sociaux et cette autre forme de déplacement, moins visible, que l'on pourrait appeler la sortie (ou le rêve de sortie) des lieux communs. L'expérience de la ville est ce paradoxe même : *le lieu de toutes les sorties potentielles des lieux et des lieux communs*. Ce paradoxe ferait-il le lit antinomique des « politiques de la ville » ? Les ghettoïsations physiques et sociales de certaines catégories d'habitants, les discriminations dans l'accès

* Ethnopsychologue

aux différentes potentialités de vivre la ville, les assignations à certains lieux communs, les étouffements des désirs de s'inventer soi-même, les freins techniques à une réelle participation des habitants, etc. constituent autant d'*anti-expériences* de la Ville et font éclore ses anomalies.

Figures de la Ville

Les figures de sorties liées au concept Ville peuvent être cernées à travers deux paradigmes : l'exil (les déplacements spatiaux et sociaux) et la création (sortie des lieux communs). Ces deux paradigmes ne relèvent ni de la même « nature » ni forcément d'une même conjoncture, mais elles se répondent comme figures majeures de la production de l'imaginaire-Ville. Elles partagent ce qu'on pourrait appeler une même *éthique*: la non-passivité devant les *conditions* qui construisent le monde de la ville comme monde à horizon bouché, sans promesse. L'exilé comme le créateur refusent les frontières et les clôtures de sens. Ils détournent et/ou contournent les limites et les formes imposées. Cette éthique a également une caractéristique particulière : elle refuse les dualismes et joue des continuités/discontinuités. Elle dérive constamment le monde de la ville entre reproduction et production, identité et altérité, même et différent. Elle ne reste pas prisonnière d'un *modèle* (ou d'une catégorisation sociale), elle le dérive. En ce sens, les figures de l'exil et de la création sont des figures qui contribuent le plus (depuis toujours sans doute) à l'invention de la modernité citadine. C'est-à-dire à une définition de la Ville comme un débordement de ses territorialités physiques et sociales, un branchement continual sur ses *dehors*, étayés aujourd'hui sur des forces tectoniques démultiplicatrices de ces dérivations (les télé-technologies, l'accroissement des

mobilités, les autonomies et les aspirations individuelles, etc.). Ces forces sont celles-là mêmes qui exposent potentiellement toute personne aujourd'hui au déplacement, forcé ou désiré. Toute personne peut potentiellement faire l'objet de certaines formes d'exil. Si ce n'est l'exil dans l'espace, ce peut l'exil dans le temps, l'exil social ou *conditionnel* à l'intérieur du même espace. La force d'impact à cette exposition est évidemment inégale : douloureuse pour ceux dont la dignité est instrumentée par ces forces ou dont les objets sociaux qui étaient les déplacements sont détruits (délocalisations des moyens de production, privatisation des services publics, discriminations diverses, etc.). Cette destruction peut avoir pour effet de brider les processus créatifs, comme aussi bien les possibilités de l'exil. Opportune au contraire pour ceux qui profitent de ces forces. Il s'en trouve par contre qui résistent aux effets dévastateurs de ces forces, agissent et tentent de les transformer en moteurs d'un devenir ou d'une dérivation débridée, d'une nouvelle noce élargissant les possibles, de la géographie comme de l'histoire et de la topographie des objets sociaux. L'exilé, le créateur (au sens artistique et au sens social), sont des acteurs prototypiques de ces dépassemens.

L'événement humanisant

Agir cependant dans ce sens nécessite certaines conditions et dispositions : des capacités et des possibilités de franchissement des « murs » intérieurs et extérieurs, de prise de distance et de mise en perspective. Perspective réelle ou topographique pour l'exilé, imaginaire ou formelle pour le créateur, les deux pouvant évidemment s'articuler de différentes manières dans ces figures. Cette mise en perspective permet la mise en place d'un agir dérivateif qui combine une double visée : de résistance à ce qui bride

la promesse et de créativité qui la débride, ou encore de résistance *par la* créativité même¹. C'est en tentant de trouver/créer ce pourquoi ils résistent (un devenir moins assigné par exemple) que l'exilé et le créateur acquièrent une certaine autonomie et deviennent sujets de leurs actes (et « producteurs » de la ville). Ils frayent, chacun à sa manière, les chemins d'un devenir : ils forcent les frontières, déplacent les imaginaires, indiquent les nécessités d'un nouveau droit, etc.

L'exilé et le créateur, l'exilé comme créateur et le créateur comme exilé, sont des « guerriers de l'imaginaire »² (selon la belle formule de P. Chamoiseau). Ils nous appellent à réinventer un nouvel art de vivre social, culturel, économique, autrement dit politique et poétique³ dans la ville, à partir de cette triple détermination qui fait la condition première de l'homme : sa liberté, sa diversité et sa finitude. Or, cette triple détermination est ce qui fait également l'objet des *surdéterminations* culturelles, sociales, économiques et politiques qui tendent à la contrôler : en la régulant (fonction créative première de toute Culture et de toute Politique de vivre en société) ou en la brimant (fonction dérivée en Pouvoirs politiques, économiques, idéologiques, etc.). L'exilé et le créateur sont souvent les témoins, volontaires ou non, révélateurs des dérives de l'une à l'autre de ces fonctions. Leurs gestes témoignent souvent d'une capacité de « choisir » au lieu de « subir » les *surdéterminations* totalisantes. En fait, le créateur et l'exilé nous appellent à d'autres *narrations* possibles de la ville. L'un et l'autre

inventent des micro-récits et nous invitent à voyager dans des tracés, des chemins qui démentent constamment les métaphysiques dominantes d'un temps total et totalement engouffré dans une forme capitaliste qui se veut « fin de l'histoire », et dans les formes nationalistes qui se veulent fin de la géographie. L'un et l'autre *complotent* d'une certaine façon, contre le fantasme de la fossilisation de l'espace-temps.

Voyager est l'autre mot de ces narrations. Et c'est peut-être le mot qui désigne 'événement humanisant par excellence de l'ère anthropologique actuelle, essentiellement urbaine. Le voyage reste l'aventure première du monde, sa dérivation, non pas seulement le voyage comme déplacement dans l'espace mais le voyage comme *sortie*- forcée ou voulue - des schèmes dominants qui briment les imaginaires, comme *rencontre* d'autres schèmes et comme *réinvention* soi et de l'autre par cette *sortie-rencontre*. Il n'y a d'exil et de création en effet, que si le voyage qu'ils réalisent se solde par une rencontre : « On peut toujours voyager très loin, [mais] s'il n'y a pas parvenue de l'autre, quel qu'il soit, le voyage ne s'accomplit pas, n'a pas véritablement lieu, il n'arrive pas. »⁴. La rencontre de l'exilé avec la *reconnaissance* par l'autre du *fondé* de son exil et la *rencontre* du créateur (social) avec le *partage* par l'autre de son *échappée* formelle. Les voyages se réalisent dans les rencontres auxquels ils donnent lieux et non seulement par les déplacements en tant que tels. Et c'est la donne importante (mais souvent refoulée



ou méprisée) qui caractérise le temps présent de la ville : nous y voyageons sans forcément en sortir géographiquement. Les différents sons, images, mots, les différentes rencontres, les différents croisements mais aussi les différentes errances, les différentes violences, les différentes résistances aussi à ces violences, toutes les petites et grandes catastrophes (écologiques, économiques, politiques, humanitaires, etc.) qui arrivent de par le monde, ouvrent dans notre quotidien citadin des voies de « parvenue de l'autre », de rencontres, de dérivations possibles qui nous interpellent et dérangent nos lignes frontières entre Moi et Autre, Ici et Ailleurs, Espace privé et Espace public, etc.

Le voyage, l'exil sont avant tout cette mise en interrogation contemporaine - et potentiellement créative - des imaginaires de nos autochtonies et de l'autochtonie de nos imaginaires - les « propres » identitaires, culturels, etc. - par la rencontre-confrontation avec ce qui arrive de partout, y compris ce qui arrive comme le refoulé même de notre propre, ce qui peut ou ce qui risque de nous comme « étrangement familier ». Certaines figures des « voyageurs » d'aujourd'hui, les voyageurs « sans » par exemple - sans-papiers, sans-abri, sans-travail, sans-terre - que nous croisons d'une manière ou d'une autre dans nos pérégrinations quotidiennes, ne sont jamais que les reflets de notre propre visage tel qu'il est exposé potentiellement aux forces qui fabriquent partout les sans-quelque chose. Le peuple grandissant des « sans », ici comme ailleurs, développe sous nos yeux des errances de toute nature que nos taxonomies tentent de domestiquer et nos « lois » désarmer (la terminologie de « sans » dit autrement, *existentiallement*, en étayage sur les lois, ce qui naguère se disait *essentiellement*: peuple d'en bas, pauvres, errants, etc.). Sans doute en vain : l'événement des « sans » relativise voire

déstabilise déjà les certitudes et assurances de toute autochtonie.

On peut toujours, évidemment, par cynisme, réflexe de panique ou politiques à courtes vues, leur fermer les portes de nos imaginaires et de nos villes – refuser leur voyage et le nôtre - et penser s'en protéger (ce que programment souvent les différentes politiques gestionnaires des villes). Nous commettrions alors l'erreur de les croire ainsi dans une simple dérive, un accident qui ne peut nous atteindre. On peut par contre « voyager avec », et c'est une autre éthique et une autre politique, l'exigence d'une responsabilité qui engage sur une autre voie ou un autre cap. La voie de la création d'un autre monde. « Voyager avec » écrit J. Derrida, c'est « comme si j'acceptais d'avance de partager l'instant de ma mort, voire une sépulture »⁵. Tout est dit dans ce *comme si* d'une certaine manière : de la manière dont le « voyage avec » engage, au-delà même de ce qu'on appelle l'engagement ponctuel dans l'action, sur une question de vie ou de mort, sur le partage de l'ultime vérité, la vérité du voyage ultime : la mort dont la vie prend tout son sens. C'est de ce voyage ultime en quelque sorte que nous sommes, depuis toujours, appelés à *créer ensemble* un sens, une destination, une orientation à notre expérience provisoire du monde. La nouveauté ou l'émergence de la dérivation est dans le fait que le « voyage avec » se déploie aujourd'hui, pour chacun et pour tous, dans l'horizon-monde. C'est cette portée même qui en fait l'événement humanisant d'aujourd'hui : un arrachement aux segmentarismes des territoires qui potentialise une multitude de formes de voyages et de rencontres et redessine les horizons autrement. La « question écologique » qui hante aujourd'hui les consciences et les cités ne dit peut-être pas autre chose : la menace de faire de la terre

une sépulture commune prématurée nous engage à « voyager » autrement, « avec » les uns et les autres, là où nous habitons comme là où nous nous déplaçons. Dans ce voyage-là, l'erreur humainement et politiquement fatale est sans doute inverse à l'exigence salutaire technique : faire le « tri ». *On ne peut faire du tri de l'homme une action politique sans créer des déchetteries humaines.* C'est pourtant la dérive des visions politiques actuelles (les listes des pays « sûrs », la traque des humains « subis », la normalisation des figures « sans », les « centres de rétention », etc.). Cette « fin de l'histoire »-là rêve d'annuler certaines dérives et certains voyages dans une technologie déculpabilisée de l'extermination.

Retour sur la ville

Dans les réseaux planétaires de la nouvelle géographie du capitalisme, le voyage est irrépressible. De ville en ville. Certaines se détachent même des contraintes nationales et se veulent capitales mondiales. C'est que la est devenue le lieu même du voyage et non seulement sa destination : « le creuset de toutes les errances »⁶, réelles et imaginaires, lieu de dérives et de dérives voire *d'erreurs* (errer, c'est aussi être dans l'erreur, ce qui est le propre de l'humain comme dit l'adage), un lieu-non-lieu tout ensemble qui *déplace sur place* les autochtonies. La symbolique de ce territoire déterritorialisé qu'est devenu la ville se lit à même son *corps*, à même l'« alternance » géographique des identités de ses quartiers : la mémoire coloniale du siècle dernier avait normalisé l'appellation « quartier européen » ou « occidental » dans les villes anciennement colonisées et les mobilités actuelles ont fait émerger (greffer) des « quartiers asiatiques » ou « africains » ou « arabes » dans les grandes villes occidentales de l'immigration. A même ses acteurs également (catégories

ethnicisées), selon les différents exils qui recréent la ville comme un hologramme du monde. Cette déterritorialisation des grandes villes est à la fois décriée bien sûr (comme perte d'authenticité et d'autochtone) et allouée (toutes les grandes villes se rêvent « capitales » du Tout-Monde et carrefours des flux de tous les horizons). Il y a une dérivation de la ville comme il y a une dérive des continents.

Cette dérivation fait de la ville un gigantesque jeu de miroirs qui, sans cesse, défait et refait les processus d'identifications en son sein. Elle fait *aborder* les identités en les faisant travailler ou voyager les unes « avec » les autres, du moins jusqu'au point de rupture dont la ligne de démarcation est « riche » ou « pauvre », « possédant » ou « précaire » et qui fait du coup dériver les unes parallèlement aux autres. La ville élabore ainsi un *double discours* ou une double narration : des récits-romances des abordages des diversités identitaires, quand ils contribuent à façonner esthétiquement son visage-capitale ; ou, inversement, des récits-drames ou des récits-marges des formes d'exils conditionnels : les errances sociales, les modes de vies précaires, les sans-quelque-chose.

Ce double discours est performatif, il structure physiquement la ville. Un restaurant exotique luxueux a droit de cité au centre-ville, une famille ou des individus pauvres, ou « immigrés » y sont par contre indésirables, encore plus les sans-papiers ou certaines catégories comme les Roms, les gens du voyage, etc. Ces formes d'exil *squatent* l'imaginaire de la ville qui se rêve capitale, ils la hantent comme sa « structure négative ». Du coup, certaines dites de la ville, les expulsent ou les périphérisent. Elles les « retiennent » dans des « centres » ou les exilent dans des lieux curieusement qualifiés par le vocable, rendu ambigu, de *social*

(habitat social, résidences sociales, centres d'hébergement et de réinsertion sociale, etc.), *comme si* ce vocable ne qualifie plus le lieu-ville en tant que tel, mais se réserve aux lieux-réerves de vécus errants et de l'inconditionnel (lieux où se réinventent encore le social peut-être ?). Cette *dérive* de la connotation du *social* dans les discours et les pratiques politiques et institutionnelles peut interroger en elle même : quelle sorte d'imaginaire a remplacé le *social* au cœur de la ville ? A quels types de rapports donne lieu aujourd'hui la ville en son sein si ce n'est des rapports *sociaux*? Inversement : jusqu'à quel point les politiques de compartimentage dites *sociales* ne contribuent-elles pas à une dé-socialisation de la ville ?

Si la ville connaît donc aujourd'hui une dérivation accélérant sa fonction de « creuset » de toutes les errances, certaines politiques, parfois les plus bienveillantes, y *organisent* ces errances en dérives et bannissement internes : en juxtaposant sur ses marges des enclos *sociaux* qui compartimentent la ville et empêchent les rencontres d'avoir *lieu*. Ces politiques, socialement et spatialement ségrégatives, contrarient en somme le *devenir* « creuset » de la Ville : son devenir *mi-lieu*, lieu vectoriel (au sens mathématique de lois additives et multiplicatives) de dérivas, de rencontres imprévisibles et d'enchevêtements de fragments d'histoires identitaires et sociales diverses. Autre paradoxe de la Ville : les formes de pensée de ses politiques raisonnent souvent *a contrario* de son être-mouvement : par « points », « territoires », « catégories » distincts. Un aménagement qui vise à éliminer le désordre risqué de l'imprévisible. Une pensée de l'ordre projetée comme objectivité rationnelle. Les politiques de la ville font souvent preuve de manque d'imagination *créative* elles se contentent d'*organiser* l'exil interne de leurs indésirables. Pire, en

agissant ainsi, elles entravent les potentialités de la créativité en transformant ses forces vives en objecteurs de l'ordre correct. Deux pratiques antagoniques de la ville : l'une qui voudrait « nettoyer » la ville des « sans », l'autre qui souhaite faire ville « avec ». Elles ne peuvent que se heurter évidemment, dans la violence, de manière cyclique.

Tel est donc le paradoxe de la ville : elle chante et esthétise les errances, l'exil et l'effervescence créative (à travers festivals, biennales et créations urbaines) tout en exilant sur ses marges ses sans-part et leurs formes *socialement créatives* (en chargeant cyniquement ses travailleurs sociaux de faire adhérer ces sans part aux politiques qui les exilent !). Au fond, la ville est devenue un immense chantier ou un creuset de dérivas et de dérives tout ensemble. Un lieu de devenirs singularisés, d'aventures et de voyages créatifs, autant que de surdéterminations et de ségrégations sociales et spatiales : une « capitale » à l'image du monde paradoxalement globalisé en somme, divisé et interconnecté entre « centres » et « périphéries ».

D'une certaine manière, on peut donc dire que l'exilé et le créateur (dans le sens artistique comme dans le sens social) représentent positivement et/ou négativement, dans cette configuration paradoxale de la ville, des figures emblématiques de sa modernité. Ils contribuent à la créer comme creuset ou topographie des errances, en résistant aux murs que dressent ses politiques. Ils révèlent et réveillent son « intention poétique » contre ses politiques, en ouvrant, en son dedans comme en son dehors, des horizons qui font souvent peur à ces derniers.

L'*emblématisation* de ces deux figures pourrait pourtant annoncer, pour toute ville-capitale digne de ce nom, une dérivation

positive, enjoignant d'une autre manière ces trois catégories : exil, créativité, ville. Le Réseau des Villes-Refuges que le Parlement des écrivains a constitué pour donner asile aux créateurs forcés de s'exiler en donne l'exemple. Une manière de « reconquérir de nouveaux territoires libres, des zones franches où la création soit non seulement tolérée mais encouragée [...] Une arche ou un archipel de l'imaginaire »⁷ comme le décrit Christian Salmon, un des fondateurs de ce réseau. Il s'agit ici d'affirmer *le droit à la liberté de créer, de penser et de s'exiler*, de résister en somme aux pouvoirs répressifs et aux forces de la censure et des clôtures de sens. La ville en est le lieu propice : le *maquis* est aujourd'hui *dans* la ville et ses résistants sont tous ces « guerriers de l'imaginaire » qui résistent avec leurs pieds et leurs compétences créatives diverses. Cet exemple, à le suivre, affirme une idéalité générale pour la ville : le droit à cette liberté et à cette auto-créativité pour tout un chacun, forcé politiquement ou socialement à s'exiler ou désireux tout simplement de le faire. Un droit-devoir d'hospitalité contre toute forme de mépris et contre toute forme de domination, d'humiliation et d'éjection. La ville digne de ce nom est la ville qui, aujourd'hui, peut ajouter à ses armoiries, et comme traces pour son devenir, ces deux clés : l'hospitalité et la création. La science politique, appliquée à la ville a encore un immense travail (poétique) à accomplir dans ce sens : faire de la ville ce qu'elle est ou devrait être, un immense creuset des errances créatives sociales.

La promesse

« Le voyage est une promesse, comme tout ce qui fait rêver à une révélation de soi, sinon à une certaine transfiguration. »⁸ Cet éloge du voyage en est plus qu'un : il appelle à une libération de l'imaginaire, à une

« transfiguration », à une dérivation de soi selon les règles de l'art de la rencontre, de la relation et de l'hospitalité. Une promesse et une ivresse qui participent de l'élargissement des potentialités du *social* : plus on voyage, même constraint, et plus on donne à la relation la possibilité de se réaliser de manière franche, c'est-à-dire, avec une moindre illusion de l'identique et une plus grande possibilité de transfiguration dans l'échange. La puissance créatrice de l'exil est dans cette possibilité même : elle se moque des frontières érigées pour préserver des intégrités établies (des « identités nationales », religieuses ou des intérêts catégoriels, etc.), elle se moque des automatismes politiques et des ingénieries sociales et ouvre sur la pluralité potentielle qui structure les rencontres intersubjectives. Elle délie ainsi ce qui a été lié pour le relier autrement, avec les autres et à partir des autres. Dans l'entre-deux de cette dialectique et dans l'inachevé du processus de son inter-subjectivation, se vit une exploration des dérivations potentielles de *soi avec les autres*.

Du voyage donc, du voyage qui réalise la rencontre et structure aujourd'hui la ville, il n'y a à vrai dire pas de *retour simple* à un supposé point de départ ou à une *origine* : la politique des « charters » reconduisant les sans-papiers « chez eux » est une *faute* politique et une *bêtise* imaginaire. Du voyage, il n'y a que des *détours* multiples et des allers-retours sans cesse qui sont autant de nouvelles manières de renouer les relations avec soi, ses lieux, les siens et les autres. L'exilé et le créateur le savent chacun à sa manière. Ils se cramponnent à leur voyage, à leur utopie, à leur brèche ouverte, quitte à en mourir, noyés par l'interdit d'accès aux moyens légaux du transport, étouffés sous la contrainte des agents de l'Ordre qui voudraient les « obliger à quitter le territoire » ou brimés par des politiques culturelles

qui subordonnent la sphère créative à la « com » et la « prom » de ce qui rapporte. L'Ordre a horreur de l'ambiguité de l'exilé et du créateur : ce sont des désobéissants, des contre-ordres, des *lapsus*indicateurs des interstices latents. Ils révèlent au monde sa vérité première : il est toujours plus que ce que les Ordres en font, il est une création et un exil continu justement, ouvert sur l'inconnu qui garantit la liberté de l'homme. Cette vérité est pure fantasmagorie au regard de l'Ordre bien sûr mais elle a toujours constitué le *nombre imaginaire* ou le *nombre complexe* de la ville, le nombre qui la fait dériver depuis toujours vers son destin : une ville-monde ■

1. Ecarts d'identité, *Résister/Exister*, n° 112, vol. I, 2008.
2. P. Chamoiseau, « Les guerriers de l'imaginaire », in *Ecarts d'identité* n° 112, 2008.
3. A. Chaouite, *L'interculturel comme art de vivre*, Paris, L'Harmattan, 2007.
4. C. Malabou et J. Derrida, *La contre-allée*, Paris, La Quinzaine littéraire . Louis Vuitton, 1999.
5. *Ibid.*
6. A. Hammouche, « Le migrant et l'artiste comme figures de la modernité », in *Écarts d'identité* n° 86, sept. 1998.
7. Ch. Salmon, « Le Parlement d'"un peuple qui manque" », in *AUTODAFE* n° 1, 2000.
8. A. Khatibi, *Figures de l'étranger dans la littérature française*, Paris, Denoël, 1987.